

Jeudi 13 avril 2017 - Vendredi Saint

Saint-François

"Vendredi Saint, la fête la plus importante.»

Dimanche dernier au moment où, dans la nef de Saint-François, les musiciens répétaient « La Passion selon Marc. Une passion après Auschwitz » de Michaël Levinas, deux nouveaux attentats meurtriers visaient la communauté copte en Égypte.

Dans la ville de Tanta au nord du Caire d'abord.

Puis à Alexandrie.

La tradition chrétienne attribue la naissance, l'émergence de l'Église d'Alexandrie à la prédication de Marc.

Celui-là même à qui l'on attribue la rédaction de l'Évangile dont nous entendons le récit de la Passion chanté si magnifiquement aujourd'hui.

Ces attentats odieux rappellent encore une fois que des hommes continuent à tuer au nom d'une prétendue connaissance exclusive de Dieu.

J'ai toujours pensé que la fête chrétienne la plus importante du calendrier était Vendredi saint.

Crucifié, je ne crois pas que Jésus accomplit librement une mission ultime.

Je refuse également de considérer la souffrance et le sang versés comme salutaires.

À Vendredi saint, on ôte la vie à un innocent.

Qui plus est de manière particulièrement répugnante.

Une mise à mort qui assimile Jésus, le Galiléen à un criminel de droit commun.

Vendredi saint a toujours été pour moi l'expression crue et brute de la folie dont l'homme est capable lorsque sa raison est aveuglée occultée par une idéologie, par la raison d'État (la Pax Romana) ou par une doctrine religieuse.

Lorsqu'on lit les Évangiles, on se rend compte que la personne de Jésus, sa prédication, ses gestes ne soulève pas que de l'admiration.

Jésus intrigue.

C'est une énigme pour les uns.

Un juif prétentieux pour les autres.

Un juif du moins, dont les paroles ne laissent pas indifférents.

Jésus est ainsi souvent pris à partie, remis en cause.
Autour de lui, on se mobilise pour le faire taire.

Jésus intrigue les rabbins et les grands prêtres.
Mais attention, Jésus intrigue comme il aurait à coup sûr intrigué
et désarçonné les pasteurs, les prêtres de nos Églises
protestante et catholique.

Le judaïsme du temps de Jésus n'était pas monolithique.
Il ne se réduisait pas à une pensée unique.
Le judaïsme était parcouru de plusieurs courants de pensée qui
parfois étaient très critiques les uns à l'égard des autres.

Dans le judaïsme à l'époque de Jésus, les conflits
d'interprétations, les divergences étaient légion.

Ne pas être d'accord sur une interprétation était chose
courante.

Se confronter a toujours fait partie de la culture juive qui est une
culture du débat.

Un proverbe juif qui dit qu'il y a autant d'interprétations des
Écritures que de lecteurs.

Les évangélistes mettent en scène de nombreux épisodes qui
opposent Jésus aux pharisiens, ou aux prêtres.

Mais il ne faut pas dramatiser ces conflits.
Ils font partie de l'air de la culture juive.

Et nous avons tort de penser que Jésus est mis à mort par les juifs.

Pourquoi et par qui Jésus a-t-il été crucifié ?

Un mobile semble expliquer ce drame.

Cette cause porte un nom : « la paix romaine, la Pax Romana ».

La paix romaine est une obsession du vaste Empire romain.
Car toute révolte dans une région reculée de l'empire fait craindre le pire.

Toute émeute était redoutée.

Tout trouble à l'ordre public imposait de mobiliser les légions pour la réprimer.

Et le coût d'un tel dispositif était élevé - même pour Rome - qui en redoutait la dépense.

Dans toutes les régions contrôlées par l'empereur, les Romains confiaient à des forces locales le soin de maintenir la paix et la concorde sociales.

En Israël, les Romains avaient délégué ce souci au grand prêtre et à sa police.

Le Grand Prêtre et derrière lui, toute la corporation des prêtres, portent donc le souci du respect de cette paix.

Ils sont sous pression des Romains.

Il faut s'imaginer que Jérusalem lors des fêtes du calendrier, comme Pessah, la Pâque juive, voyait converger vers elle, de nombreux pèlerins.

La ville n'était pas grande et la promiscuité, l'enthousiasme religieux pouvaient exacerber les tensions, l'agitation.

Après son esclandre au Temple, les Grands Prêtres vont arrêter Jésus.

Estimant précisément qu'il menaçait la paix romaine.

Jésus est considéré comme un séditieux.

Le Grand Prêtre a des pouvoirs limités.

En aucun cas, il ne peut pas condamner à mort quelqu'un.

Après un interrogatoire sommaire, Le Grand Prêtre livrera Jésus à Ponce Pilate, préfet de Judée.

Et c'est finalement le pouvoir romain qui condamnera Jésus à mort.

La croix est une torture romaine.

Et la décision de crucifier Jésus est une décision romaine.

La paix romaine, raison d'État, justifie la mort d'un homme.
Qui plus est obscur charpentier et prédicateur Galiléen.

Le maintien de la paix romaine, ce jour-là à Jérusalem, ne
coûtera pas cher.

30 deniers, le prix de la trahison.

Une bagatelle.

À Vendredi saint, on ôte la vie à un innocent.

Si la condamnation à mort de Jésus est le fait de l'autorité
romaine, elle n'en revêt pas moins une dimension religieuse.

Comparaissant devant le Sanhédrin, Jésus est accusé de
blasphème.

Attention, cette accusation n'est pas le fait du peuple juif, mais
des autorités religieuses du Temple.

À n'en pas douter, les protestants.

Les catholiques l'auraient aussi condamné pour le même motif.

C'est pour cela que la croix revêt à mes yeux, une critique
radicale contre toutes les prétentions religieuses, idéologiques
dominatrices ou totalitaires.

En cela, la croix a une portée universelle.

Elle fait sens hier, aujourd'hui et fera à jamais.

Comme croyant, la croix se dresse à jamais devant moi comme une condamnation du religieux lorsque celui-ci devient une entreprise de régulation, d'alignement et de conditionnement du «croire».

Cette dérive, cette perversion guette toutes les religions et toutes les idéologies qui, lorsqu'elles y cèdent, deviennent des entreprises effroyables d'exclusion, d'épuration et de sectarisme.

Malheureusement, le christianisme n'a pas su éviter cet abîme.

Il ne s'agit pas là de s'auto flageller.

De s'attribuer tous les maux du monde, mais de comprendre que la croix est salutaire en ce que son abjection me prémunit de toute tentation de condamner et de juger au nom de Dieu.

Or, force est de constater, malheureusement, que devant l'énigme de la croix, les Églises choisirent tragiquement d'endosser la posture du procureur pour désigner de présumés coupables et les traquer à jamais.

L'Église au cours de l'histoire s'est muée en « ministère public » de Dieu.

Le christianisme a cédé au confort de pointer des boucs émissaires, alors que la croix aurait dû plutôt aiguïser son autocritique.

On sait que cette posture a infusé durablement les esprits et les cultures en Occident, jusqu'à l'extrême insoutenable de la Shoah.

De l'holocauste.

D'Auschwitz.

Même si l'idéologie nazie détestait la foi chrétienne, force est de reconnaître que le chiendent de son antisémitisme avait été préalablement semé par les Églises et ses serviteurs au cours des siècles précédents.

Dieu, s'il est Dieu, n'a pas besoin de procureur, et jamais les Églises ne pourront se défaire de la lourde responsabilité qu'elles portent dans cette histoire tragique.

Prenons garde, l'ivraie de l'antisémitisme résiste à tout.

Elle est virulente encore aujourd'hui en Occident.

La passion n'en finit pas, et comme le dit Paul, nous ne prêchons qu'un Christ crucifié.

Prêcher un Christ crucifié.

C'est résister à la tentation de ne faire de la croix qu'un mauvais moment à passer.

Prêcher un Christ crucifié, c'est résister à la tentation de tout de suite vouloir passer à la résurrection, parce que ce serait plus confortable.

Ou parce que la résurrection viendrait annuler l'ignominie de la croix.

Mais la résurrection n'annule pas la croix, puisque le ressuscité en porte les stigmates.

Prêcher un Christ crucifié pour résister à la tentation d'idolâtrer nos représentations de Dieu.

Prêcher pour garder une foi critique.

Prêcher pour rappeler qu'il n'y a pas d'autre blasphème que de tuer un homme au nom de Dieu.

Amen

